

# CULTURES ET MANIERES D'HABITER EN FRANCE HIER ET AUJOURD'HUI

**JEAN-PIERRE GOUBERT**

Centre de Recherches Historiques  
École des Hautes Études en Sciences Sociales  
goubertjpg@aol.com

## RESUME

La comparaison entre les cultures et les manières d'habiter, hier et aujourd'hui, présentée dans cet article, permet une lecture des changements par lesquels passe le monde contemporain, marqué par une urbanisation sans ville. Le traitement de ce thème se justifie face à l'accélération du cours de l'histoire, face au mouvement récent mais irréversible de la mondialisation galopante, face à l'accroissement des inégalités sociales ; les cultures d'hier et d'aujourd'hui – les unes inscrites dans la durée, dans l'ordre divin ou social et dans le respect de l'ordre, les autres en proie à l'instabilité, à la précarité, à la diversification sinon à la menace xénophobe – apportent des réponses distinctes lorsque l'on considère les manières d'habiter. Au cours de cette analyse dans la longue durée des manières d'habiter, des éléments sont présentés, pour comprendre les différences culturelles et par là les manières d'habiter jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> et enfin, dans le « temps présent ».

**MOTS CLES :** Culture. Habitation. France.

## CULTURAS E MODOS DE HABITAR NA FRANÇA ONTEM E HOJE

### RESUMO

Por meio da comparação entre as culturas e modos de se habitar na França, 'hoje' e 'ontem', efetua-se, neste artigo, uma leitura das mudanças pelas quais passa o mundo contemporâneo, marcado por uma urbanização sem cidade. O tratamento dessa temática justifica-se face à aceleração do curso da história, face ao movimento recente, mas irreversível, da mundialização galopante, face ao au-

mento das desigualdades sociais; as culturas de ontem e de hoje – umas inscritas na duração, na ordem divina ou social e dentro do respeito da ordem, as outras vítimas da instabilidade, da precariedade, da diversificação até mesmo da ameaça xenofóbica – trazem respostas distintas quando se consideram as formas de habitar. Analisando as formas de se habitar, na longa duração, apresentam-se os elementos para se compreender as diferenças culturais e, portanto, de modos de se habitar até o século XV, do XVI ao XIX, e no ‘tempo presente’.

**PALAVRAS-CHAVE:** Cultura. Habitação. França.

## CULTURES AND FORMS OF LIVING IN FRANCE, YESTERDAY AND TODAY

### ABSTRACT

The comparison between cultures and forms of living, presently and in the past, allows one to better comprehend the changes that are affecting France, where urbanization is increasingly independent of the city itself. Such discussion is justified by the acceleration of the course of history, by the recent, fast and irreversible trend toward globalization and by the increase in social inequalities. Past and present cultures – some of them inscribed in different *durées*, in divine or social order and in the obedience of established norms; others affected by instability, by insecurity, even by xenophobic threats – provide distinctive answers when we consider the forms of living. Using the scale of the *longue durée*, we are able to understand cultural differences and, therefore, the different forms of living that prevailed in France up to the fifteenth century and from the sixteenth to the nineteenth centuries, as well as those that characterize the “present time”.

**KEY WORDS:** Culture. Housing. Forms of living. France.

La mondialisation actuelle, lorsqu'elle touche un vieux et riche pays comme la France, contribue-t-elle à briser cultures et manières d'habiter ? Et les caractéristiques pluriculturelles et pluriethniques présentes, typiques d'une métropole post coloniale ont-elles pour conséquence d'engendrer une rupture entre un hier qui s'éloigne à pas de géant et une post-modernité en proie au néo-libéralisme ambiant ? Assistons-nous dès lors à une rupture entre un avant

et après, à une crise qui va les séparant, tandis que le « modèle social » tendrait à s'effilochoer ?

Les événements, dans les banlieues dites sensibles, d'octobre – novembre 2005 ont constitué un élément de réponse à la double question des cultures et des manières d'habiter. Dans cette mesure, ils peuvent faire figure de « révélateur ». Longtemps durant, la France a été un pays pétri de traditions, marqué par le sceau chrétien, paysan et agraire : jusque vers 1930, sa population est restée majoritairement rurale. De ce fait, elle s'inscrivait dans la « longue durée ». Or, depuis 30 ans, une mutation brutale s'est produite dans « le temps social », soit en deux (ou trois) générations. Les difficultés rencontrées à cette époque étaient liées au déclin du secteur secondaire, autrefois grand employeur de main-d'œuvre peu ou pas qualifiée, conjointement avec l'arrivée de jeunes générations nombreuses sur le marché du travail. Cette mutation eut un aspect économique et social. Une autre difficulté tint aussi, lié à l'intégration problématique de certains descendants d'immigrés issus du Maghreb et d'Afrique noire. Par voie de conséquence, le logement des groupes sociaux les moins favorisés, devenu un problème d'urgence reçut une solution peu ou pas satisfaisante à moyen terme : la construction, de type industriel, de grands ensembles collectifs à la périphérie des noyaux urbains anciens, ainsi que de « villes nouvelles », par exemple dans la région parisienne. La « mixité sociale », voulue par différents gouvernements, connut davantage d'échecs que de réussites. Et la cohabitation de groupes socialement, ethniquement et confessionnellement distincts posa certains problèmes et les posent plus encore aujourd'hui.

Plus proche de nous, le « temps présent », connaît la montée des intégrismes, les luttes entre bandes rivales et une xénophobie croissante bien que minoritaire. A tel point que certaines banlieues difficiles échappent à l'autorité de l'Etat, de ses institutions et des services publics et privés. La dégradation des logements collectifs illustre cette partition du territoire en deux sous-ensembles : l'un favorisé, l'autre défavorisé. Une urbanisation sans ville s'est produite, en France comme dans d'autres pays. Soient un tissu social qui se déchire, un espace bâti qui se mite, mais aussi une hostilité, sinon des affrontements entre communautés et quartiers. La mondialisation, sans qu'elle doive être diabolisée, est-elle responsable de cette situation de fait ? Si le niveau de vie moyen a augmenté depuis 20 ou 30 ans, si les écarts sociaux entre les plus riches et les plus pauvres se sont accrus, le partage inégalitaire dû à l'accès au savoir, à la formation et à la santé consti-

tue-t-il la cause de la crise observée à l'automne 2005 ? Et cette crise n'est-elle qu'un épiphénomène passager, ou bien est-elle le signe annonciateur de difficultés durables ? Toujours est-il qu'une inquiétude aux formes multiples s'est faite jour. Inquiétude face à l'emploi, face à la sécurité, face aux retraites, non seulement pour les seniors mais pour la jeune génération, face aux événements internationaux (Irak), face au réchauffement climatique, face au logement, de plus en plus coûteux et éloigné du lieu de travail.

Dans ces conditions, les manières d'habiter, devenues aussi dissemblables du fait de la conjoncture, sont-elles en mesure d'assurer un abri, un gîte et un nid, c'est-à-dire de fournir un « habiter » au sens ontologique ? Un abri ? C'est sans compter avec le bruit, l'air pollué, la promiscuité entre générations et entre voisins de cultures différentes, aux rythmes, aux rites et aux fêtes religieuses distincts. Un gîte ? C'est oublier que pour dormir, pour se reposer, pour récupérer des stress de la vie de travail, il faudrait ne pas avoir à se préoccuper des corvées du quotidien, principalement dévolues à la femme, épouse et mère ; il ne faudrait pas non plus avoir à se soucier du loyer, des factures d'eau, de gaz, d'électricité, d'essence en un temps où elles augmentent beaucoup plus vite que les salaires. Un nid ? Ce serait oublier la question de la sécurité, de la violence, des mésententes conjugales, des divorces, des rivalités de succession, de la course à la consommation sans cesse croissantes typique de l'ère post-moderne : téléphone, portable, ordinateur, four à micro-ondes, voiture, télévision, alimentation, vêtements bcbg (bon chic bon genre).

Face à l'accélération du cours de l'histoire, face au mouvement récent mais irréversible de la mondialisation galopante, face à l'accroissement des inégalités sociales, les cultures d'hier et d'aujourd'hui, les unes inscrites dans la durée, dans l'ordre divin ou social et dans le respect de l'ordre, les autres en proie à l'instabilité, à la précarité, à la diversification sinon à la menace xénophobe apportent des réponses distinctes lorsque l'on considère les manières d'habiter. Pour l'historien, leur comparaison s'impose, soit une comparaison délicate, car il faut se méfier du passéisme, tout comme du misérabilisme et de l'historicisme.

Mettre en relation l'histoire d'hier et celle d'aujourd'hui constitue une première difficulté. Elle tient, pour partie, à ce que la documentation et l'historiographie du sujet se limitent le plus souvent à une étude du progrès matériel, du confort, des aspects techniques de l'habitation. Or, pour savoir comment les contemporains ressentaient leurs manières d'habiter, force est de faire appel

à des sources qualitatives, par exemple littéraires, lorsqu'elles émanent de la partie érudite, élitare de la société ; ou encore des archives (inventaires après décès), ou enfin des entretiens (archives orales).

Dans ces conditions, la seule issue possible, à mon sens, consiste, avec ou malgré notre esprit et notre imagination d'aujourd'hui, à tenter de décrypter les codes culturels et de les relier aux manières d'habiter en les référant à des temporalités distinctes et à des situations spécifiques.

Malgré ou à cause de ces difficultés, il m'échoit à présent de proposer un essai plutôt que de pratiquer, classiquement, une étude sur le thème en question.

### **LES NORMES D'AUTREFOIS : LA LONGUE DURÉE**

Il était une fois, (autrefois) prévalait pour l'immense majorité la maison-pièce unique à la fois lieu de travail de travail et de résidence. Couverte de chaume, dotée de murs de torchis et d'un sol en terre battue, elle constituait cependant un abri contre les intempéries et contre les animaux sauvages. Peu spacieuse, peu éclairée, peu ou mal chauffée, elle contenait un foyer, source du feu et de la lumière, au mieux une cheminée dans laquelle cuisait la marmite. Pas d'assiettes, mais quelques écuelles en terre ; peu de couverts, toujours en bois. Une table longue avec ses deux bancs. Un seul lit commun souvent sans draps ni couvertures, jonché de paille. Un dressoir plutôt qu'un buffet, pour ranger les quelques ustensiles de cuisine. Parfois, pas toujours, un coffre ou un bahut pour y garder quelques hardes. Un bougeoir pour tout éclairage, hormis le feu de la cheminée et le jour qui passait par une ou deux fenêtres et par la porte.

Bien entendu, il s'agissait d'une masure construite non pas par des architectes, mais par les paysans eux-mêmes qui s'improvisaient maçons. Dans ces conditions, la promiscuité était de règle : le lit individuel ou conjugal et le berceau étaient inconnus. Les gens couchaient, avec leurs vêtements (de jour) dans la paille dans le même grand lit : parents, enfants, grands-parents aussi, du moins quand il avaient survécu, ce qui était assez rarement le cas. Pour lors, les fonctions assignées à la maison variaient selon les moments de la journée et de la nuit, selon l'heure solaire et chrétienne, en l'absence d'horloge privée.

Pour ceux qui avaient la chance de posséder une vache ou bien quelques chèvres, point d'étable séparée. Les animaux dormaient sous le même toit, la même pièce derrière une barrière en bois.

A titre de décoration seul un crucifix, ou bien une image pieuse de la Vierge ou d'un(e) saint(e), ou bien encore un rameau béni, tous signes d'insertion dans la catholicité et de soumission à la volonté divine.

Assurément, la demeure des privilégiés de la naissance et de la fortune était fort différente. Elle était vaste et se composait de plusieurs pièces. Ses murs étaient de brique ou de pierre, le toit d'ardoises ou de tuiles. La décoration, les meubles, les ustensiles multiples, voire artistiques. Des tapisseries ornaient les murs. Les pièces à vivre et les pièces à dormir étaient séparées. La domesticité était nombreuse, qui remplissait les corvées au quotidien.

Pourtant, là aussi, le chauffage était loin d'être confortable et la spécialisation des pièces se faisait dans le temps plutôt que dans l'espace. Le seigneur donnait audience, rendait justice, donnait ses ordres dans la grand'salle, de préférence le matin ou en soirée. Entre temps, s'il n'était pas à la chasse ou à la guerre, il faisait apporter les tréteaux et les pieds de la table que l'on dressait. De même, les riches citadins de la riche Bourgogne ou de la Toscane, laissaient le soin à leur valet d'amener une « cuve-baignoire » dans leur chambre à coucher. Une cuve-baignoire qu'on avait emplie d'eau chaude, chauffée dans la cheminée. Un bain que l'on prenait nu et en commun, par couple aussi avant le « combat amoureux », au pied du lit face à l'âtre, en présence des domestiques ; car, longtemps durant, ils ne furent pas considérés comme des personnes à part entière mais comme des « objets », nourrices mises à part. Il en allait de même pour les petits enfants, dont la majorité était appelée au Ciel avant l'âge d'un ou deux ans. A telle enseigne que les premiers berceaux n'apparaissent guère qu'au XV<sup>ème</sup> siècle dans la haute société.

Dans ce type de civilisation, espace public et espace privé ne coïncident ni l'individualisation des corps ni la spécialisation spatiale des pièces de la maison ne sont alors la norme obligée, pas plus que ne l'est la famille étroite ou conjugale. L'habitude est de vivre en communauté, soumis à l'autorité de Dieu et à celle du maître des lieux. Aussi point de révolte contre l'ordre établi dans la mesure où il est conçu, voulu par Dieu. Chacun, chacune est à la place où l'a mis(e) le Créateur.

### **Les transformations de la norme (XVI<sup>ème</sup> – XIX<sup>ème</sup> siècles)**

Au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle, à l'époque de la Renaissance (française), les normes culturelles et les manières d'habiter connaissent de profondes transfor-

mations, du moins dans les élites. Jusqu'alors le monde, la Terre, l'ordre établi par la chrétienté paraissaient immanents et, de ce fait immuables. Mais, cette fois, des changements profonds et simultanés interviennent. Le soleil ne tourne plus autour de la terre ; la terre n'est plus un disque plat. Des terres inconnues, des continents entiers et nouveaux apparaissent peu à peu. Des civilisations réputées « exotiques » et « sauvages » aussi !

La redécouverte des auteurs antiques, grecs et latins, la lecture critique des textes sacrés (Bible), l'intérêt suscité par la statuaire et par l'architecture antique à partir des premières trouvailles archéologiques (Pompéi), l'intérêt suscité par l'anatomie du corps humain (Vésale, Michel Ange) créent un espace culturel distinct de celui de l'époque antérieure. Une première révolution, de type humaniste et présocratique se donne libre cours et engendre la fréquente opposition de l'Église catholique. Un processus de professionnalisation peut, alors voir le jour, parce que les savoirs et les techniques se diversifient. Tout comme les médecins, les architectes, autrefois préoccupés uniquement d'architecture militaire, y participent. La période antérieure au XVI<sup>ème</sup> siècle est baptisée Moyen Age, âge gothique, âge quelque peu barbare ! Désormais, des architectes commencent à s'intéresser à des habitations civiles, à des habitations de particuliers. Leur clientèle, il est vrai, est exclusivement constituée par les membres de l'aristocratie urbaine, principalement au XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, notamment à Paris et dans les capitales provinciales. Une évolution se fait jour. D'abord limitée à l'espace d'apparat et aux façades, majestueuses et géométriques. L'architecture civile, dans ses traités, conquiert l'espace privé au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les aisances, la commodité représentent la nouveauté du jour.

A mesure que se font jour l'individualisme au XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'affect familial, l'autonomisation du couple et des enfants, la pudeur à laquelle exhorte le concile de Trente (début du XVII<sup>ème</sup> siècle), la reconnaissance des domestiques comme des personnes même si c'est de second rang, la promiscuité apparaît gênante, sinon dangereuse, entre sexes, générations, maîtres et serviteurs. Dans ces conditions, les manières d'habiter, du moins pour les privilégiés, tendent à se modifier, la norme dominante aidant. Aussi les professionnels sont appelés à la rescousse. Ils viennent édicter les règles nouvelles propres aux manières d'habiter. Désormais, la disposition des pièces, leurs usages sont fixés de manière spatiale et non plus temporelle. Un code culturel, des manières d'habiter sont établis. Deux espaces coexistent qui sont séparés : un espace public, c'est-à-dire

de jour, pourvu au moins d'un salon et d'une salle à manger ; un espace privé, c'est-à-dire de nuit, dévolu à l'intimité.

Ainsi, la garde-robe n'est plus le lieu où l'on rangeait ses vêtements ni celui où on faisait sa toilette, ni celui où dormaient les domestiques, ni celui où l'on s'asseyait sur sa chaise percée. Elle est devenue « lieux à l'anglaise » ou « garde-robes hydrauliques » au fil du XVIII<sup>ème</sup> siècle ; et cela au même moment où se construisaient séparément, les premières salles de bain, comme au petit Trianon.

Désormais aussi, la règle veut que les pièces ne se situent plus en enfilade, mais qu'elles communiquent par un couloir. Pareil couloir permet ainsi aux maîtres de séparer le va-et-vient des domestiques des pièces où ils vivent et où ils reçoivent. Une sonnette suffit à les appeler. Désormais aussi, Madame ne reçoit plus dans la ruelle de sa chambre, mais au salon. Désormais toujours, le lit conjugal, quitte le mur pour s'installer au milieu de la chambre. Central, il symbolise la bienséance bourgeoise du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Désormais enfin, le corps dénudé se lave tout entier, à l'abri des regards, dans la salle de bains. En conséquence, le terme de confort entre dans le langage cultivé et fait son apparition dans le Dictionnaire de l'Académie française (1842).

## **LE TEMPS PRESENT : DIVERSIFICATION OU FRACTURE ?**

La société française, en notre début de XXI<sup>ème</sup> siècle, en ce qui concerne les manières d'habiter, reste encore tributaire du code culturel issu des XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles, même si l'hédonisme, l'industrialisation du cadre bâti et la société de consommation ont fait leur œuvre. Avec le XIX<sup>ème</sup> siècle se trouve posée la question du logement, soit un habitat collectif, sain et peu coûteux, en principe. Les réformistes hygiénistes l'appellent de leurs vœux, afin que le confort de l'habitat se démocratise, et que, ce faisant, il contribue à moraliser des classes populaires, souvent réputées dangereuses pour l'ordre établi. Afin de retenir chez lui l'ouvrier, afin de stabiliser sa famille, l'accent est mis sur la nécessaire diffusion du progrès dans les habitations populaires : eau courante, gaz, électricité, chauffage, éclairage. A partir de 1860, se crée le type de la petite maison ouvrière, souvent avec l'appui intéressé du patronat industriel (charbon, sidérurgie, textile, Mulhouse, Roubaix, Nancy).

Dès lors se livre une course au « progrès pour tous », avec l'intervention et l'aide de l'État-Providence (H.B.M. : 1894 ; H.L.M. : 1950).. Le cadre bâti se

standardise, le plan des appartements et des maisons aussi. L'uniformité de l'habitat collectif succède à sa diversité régionale, laquelle devient un attrait touristique pour les privilégiés. Les architectes construisent, à la périphérie des villes, des cités de transit, puis des barres et des tours (les premières vers 1920, mais surtout vers 1960 - 70), contenant chacune, plusieurs centaines sinon plusieurs milliers de logements techniquement modernes, mais monotones et sans âme. L'urbanisation sans ville s'étend. Le logement-nécessité supplante le logement-tradition pour la majorité de la population. Vers 1990, nombre de « cités » sont dégradées. Certaines communes entreprennent de les réhabiliter, comme à Marseille (le « Petit Séminaire »). Une expérience y a lieu : des architectes et des sociologues prennent en compte les souhaits des habitants, en majorité des immigrés d'origine maghrébine. Des transformations ont lieu, non seulement pour les façades ou pour les portes et les cages d'escalier, mais aussi relatives à l'aménagement intérieur des appartements. On permet alors aux habitants d'exprimer leur « identité » en changeant l'allure des pièces (arcades) qui sont décorées par les locataires avec des tables basses et des tapis ou des sofas de type maghrébin.

Toutefois, les expériences de ce genre s'avèrent rarissimes. Dans l'immense majorité des cas, pareille reconnaissance d'une identité culturelle originale ne voit pas le jour. Bien au contraire. Tant et si bien que non seulement la mixité sociale d'il y a 20 ou 30 ans tend à disparaître, pour être remplacée par le regroupement ethnique. De ce fait coexistent des tours ou des barres composées les unes de Français d'origine maghrébine, les autres originaires d'Afrique noire, sans oublier le quartier chinois situé dans le XIII<sup>ème</sup> arrondissement de Paris ou bien le quartier indo-pakistanaï dans le X<sup>ème</sup>, ou encore les quartiers peuplés d'Arabes dans le XX<sup>ème</sup>.

Chaque « cité » HLM, chaque quartier urbain possède ses gangs, ses cultures, ses religions, ses langues, ses argots, ses coutumes. L'identité du groupe s'avère composite ; s'y télécospent des éléments traditionnels et d'autres post-modernes. Ils donnent vie à des manières d'habiter plus ou moins originales, avec leurs symboles, par exemple les tapis ou la théière, leurs rituels, par exemple celui de Pessah ou du Ramadan, leurs fêtes (comme l'Aïd-el-kébir ou la rupture du jeûne, comme le nouvel An chinois le 18 mars), leur alimentation (viande casher pour les Juifs, halal pour les Musulmans).

Les logements, les appartement sont souvent surpeuplés, leurs façades et leurs abords mal ou pas entretenus. Et leurs caves servent de repaires à des trafics en

tout genre, dont celui de la drogue. Un « business » illégal vient compenser le manque de moyens, le chômage ou la précarité de l'emploi. Pourvus de la nationalité française depuis 15 à 20 ans, « les jeunes des banlieues difficiles » ne bénéficient pas, à commencer par leur habitat, de la citoyenneté pleine et entière. Ainsi s'explique leur mouvement de révolte d'octobre et novembre 2005. Relégués aux marges de la société comme à l'extérieur de la cité, en particulier à cause de la ségrégation sociospatiale du logement, tiraillés entre une identité propre à leur pays d'origine et les attraits de la société de consommation, leurs manières d'habiter et de vivre leur condition traduisent un mal-être et une insatisfaction qui peut les faire verser durablement dans la violence. Dans la mesure où ils ne trouvent pas dans leur logement un cadre de qualité, leur vie sociale se situe à l'extérieur de la cité HLM : sur les places et dans les rues, en bas des tours, dans les cages d'escalier. Autrement dit, l'espace privé ne remplit pas ses fonctions.

Dans cette perspective, il apparaît que, lorsque les liens entre cultures, familles, groupes et manières d'habiter sont distendus sinon rompus, un écart grandissant se fait jour entre les aspirations et les moyens. Les gouvernements successifs de la France, depuis 60 ans ou environ, ont été confrontés au problème du logement et, en particulier, du logement social. Il a été traité dans l'urgence, au moindre coût, en ne se posant que la question de la quantité de logements et non pas celle de sa qualité de vie pour les habitants concernés. Dans ces conditions, la standardisation industrielle, l'accroissement des écarts sociaux, l'augmentation considérable du prix des terrains à bâtir, la fabrication de « Villes nouvelles » (?!) n'ont pas permis l'éclosion de manières d'habiter, liées à une ou plusieurs cultures, qui aient satisfait les différents habitants.

Assurément, il est difficile de conclure de façon générale ; et cela d'autant que l'on ne dispose pas d'études ou d'enquêtes autres que quantitatives, par exemple sur la distribution des éléments du confort technique. Tout ce que l'on peut avancer sans trop de risques, c'est que l'imagination, la ruse, le désir d'aménager l'habitation sont loin d'être absents, qu'il s'agisse de personnes pauvres, riches ou aisées ou bien encore de professionnels comme des architectes, des architectes d'intérieur, des banistes ou des cuisinistes.

Conférer une identité à une habitation témoigne du tissu familial. Un moyen d'en rendre compte consiste, tout simplement à observer les transformations intervenues dans une maison ou dans un appartement à la suite d'une vente ou d'un changement de propriétaires ou de locataires. Souvent, en raison

du prix du m<sup>2</sup>, il s'agit d'agrandir la superficie disponible, par exemple en ajoutant une pièce prise sur un ancien grenier ou bien d'acheter des lits superposés pour une chambre d'enfants, lorsque la famille s'agrandit. Ou bien encore, c'est la distribution des pièces qui change si l'appartement s'avère trop petit. Une chambre remplace l'ancienne cuisine ; et, dans la salle à manger, on installe une (petite) cuisine à l'américaine. Ou bien le garage attenant au pavillon est remplacé par la cuisine, tandis que la voiture s'exile dans l'allée ou dans la rue. Ou bien encore, un sous-sol doté du chauffage et de fenêtres est transformé en chambre ou en bibliothèque – bureau. Ou bien encore, les combles sont aménagés, par exemple lorsque la famille s'agrandit.

Dans une autre perspective, celle de la distribution des pièces et de la décoration de l'espace habité, c'est la culture des habitants qui se donne à lire : modernisme technologique, souci d'ergonomie, par exemple dans la cuisine (four à micro-ondes). Mais aussi présence esthétique ou éthique de fleurs, de plantes vertes, de signes religieux, de meubles, de tableaux, de gravures, de photos de famille, de glaces, de vitrines. Place réservée à la télévision, à la bibliothèque, à la chaîne hi-fi ou encore à l'ordinateur. Choix des tissus et des couleurs pour les rideaux, les papiers peints, la moquette, les tapis de sol, construction d'une véranda. Qu'elle soit horizontale dans un appartement ou verticale dans une maison, la distribution des pièces de jour et des pièces de nuit ne change habituellement pas. Pour l'historien que je suis, ce qui est souvent le plus intéressant, ce sont les aménagements résultant de la traversée du temps par un appartement ou par une maison ancienne, vieux d'un ou de deux siècles : arrivée de l'eau courante, de l'éclairage au gaz puis à l'électricité, construction d'une salle de bains dans un bout de couloir, mise au jour de poutres au plafond dans un appartement ancien.

Il convient de souligner que les manières d'habiter sont en relation plus ou moins directe avec l'époque considérée, avec la hiérarchie sociale, avec le type de famille(s), et avec la culture unique ou plurielle propre aux habitants. Les traditions anciennes sont encore vivantes dans une population restreinte au groupe des privilégiés. Mais, de plus en plus, ce qui caractérise les manières d'habiter actuelles, c'est la difficulté de trouver un logement qui réponde aux aspirations des habitants, c'est-à-dire la maison individuelle dont on est propriétaire, soit le rêve de 90 % des Français. En fait, les contraintes dominent et font que l'habitation est située à la périphérie des agglomérations urbaines. Apparue il y a plus d'un siècle en France et devenue la règle depuis 2 ou 3 décennies, la périurbanité des grands ensembles

collectifs et des banlieues manifeste les transformations d'une société devenant de plus en plus inégalitaire, dépourvue trop souvent de liens sociaux, en proie aux clivages ethniques. Dans ces conditions, les manières d'habiter se diversifient et se prolétarisent pour un grand nombre. La ségrégation sociospatiale, le surpeuplement de beaucoup de logements, la montée des familles monoparentales et recomposées font que, même dans un pays globalement riche, les manières d'habiter ne procurent pas suffisamment de quiétude, sinon de joie de vivre. En somme, la diversification des manières d'habiter à une époque de mondialisation à outrance, d'américanisation des modes de vie et de la course à la consommation manifeste la situation complexe et les difficultés de la majorité dans une société française en proie à l'inquiétude face aux mutations de son époque. Américanisation, traditions ancestrales et manifestations de la post-modernité s'entrechoquent, ce dont rendent compte les manières d'habiter, de se nourrir, de se vêtir, de travailler, d'occuper ses loisirs. Jamais, peut-être dans l'histoire de la France, les cultures n'ont été aussi différentes en France ni les manières d'habiter. Jamais peut-être non plus, la société française n'a été aussi inégalitaire et autant pluriethnique et pluri religieuse. Cette diversité peut s'exprimer en quelques chiffres : 3 millions de mal-logés, 90 000 SDF (Sans Domicile Fixe), 3 millions de Français musulmans, moins de la moitié de la population qui se dit catholique ; 22 % de jeunes chômeurs (18 – 25 ans) ; 55 % de retraités de plus de 53 ans. Dans ces conditions habiter – au sens ontologique – pose problème. Les manières d'habiter liées à des cultures distinctes ou plurielles témoignent de la difficulté à vivre une post-modernité, où coexistent des traditions différentes et une culture de l'efficacité immédiate, dénuée de projection à moyen ou long terme.

La comparaison annoncée entre les trois temps de l'Histoire – longue durée, temps social, temps présent – suggère un découpage, selon trois inflexions fortes. A la longue durée correspond un code culturel des manières d'habiter établi sur un fond religieux, sur la priorité accordée au temps, sur la prééminence de la communauté sur l'individu, sur l'indistinction entre espace privé et espace public, espace de travail inclus. De cette époque lointaine subsistent chez une minorité de catholiques (pratiquants) actuels la croyance et la pratique d'une culture de l'habiter dite traditionnelle : couple, enfants, familles religieusement unies, vivant dans un logement sanctuarisé, pourvu d'un crucifix, avec messe et repas dominical à l'appui, et doté du confort moderne, souvent situé dans un quartier ou dans une banlieue bourgeoise (Neuilly, Versailles, Meudon).

Au temps social (1975 – 2000) correspondent plusieurs types d'habitats et de manières d'habiter, liés à la position dans la hiérarchie sociale et à une culture le plus fréquemment d'origine chrétienne ou juive, mais aussi musulmane politiquement et socialement diversifiée : habitat collectif aidé, petits pavillons de banlieue, appartements du secteur privé. Il s'agit de 2 générations, celle du « baby-boom » et celle de l'après-68. Les manières d'habiter y sont diverses, les unes quasi traditionnelles, les autres plus hédonistes, sinon libertaires. Les enfants du baby-boom sont devenus grands-parents, ceux de l'après-68 parents. Le plus souvent rangés, pour certains embourgeoisés, leurs manières d'habiter, eu égard à leur position sociale, visent à faire de l'habitation un lieu de sociabilité et de quiétude ; et cela dans la mesure où ils affrontent les difficultés du quotidien et s'ils connaissent des échecs dans leur vie conjugale, parentale ou professionnelle.

Au temps présent (2000 – 2007) correspond toute la gamme des situations et des manières d'habiter liées à diverses cultures, à des inégalités sociales fortes, à la périurbanisation et à la précarité de l'emploi et du logement pour un grand nombre, à la sécurité et à la prospérité chez une minorité.

Que ce soit autrefois, hier ou aujourd'hui, le logement est signe de hiérarchie sociale, de distinction, de valeur-marchandise. Ce sont là autant de constantes. Quant à ce qui change, ce sont les codes culturels, et donc les habitations, leurs conceptions, leurs distributions, leur confort, leurs manières d'être vécues, appréciées ou dépréciées.

Quant à l'avenir, comment le percevoir, l'apercevoir, le dessiner ? Si les manières d'habiter, quelles qu'elles soient, ne correspondent plus un jour à des formes de sanctuarisation, si les codes culturels s'entrechoquent, si le tissu social se déchire, si les écarts sociaux s'accroissent entre les nantis et les autres, alors que les cultures ne méritent plus ce titre ; et cela dans la mesure où elles s'inscrivent dans l'immédiateté et non plus dans la durée. Hora fugit (le temps passe) assurément, mais n'est-ce pas nous qui passons ? A trop nous précipiter dans l'action, dans le mouvement, dans les tourbillons, dans l'écume des jours, ne risquons-nous pas de perdre de vue l'essentiel : notre soif d'identité et de stabilité évolutive ?

Recebido em: 02/04/2008

Aceito em: 03/06/2008